

« A mon avis, notre crise réelle est que nous traversons deux révolutions et pas seulement une seule. Chaque peuple sur la terre traverse deux révolutions : une révolution politique au moyen de laquelle il arrache le droit de se gouverner lui-même... et une révolution sociale. Pour nous, la terrible expérience que traverse notre peuple est que nous avons les deux révolutions en même temps. »

Les révolutions dans les pays économiquement arriérés ne tendent nullement à reproduire simplement les révolutions bourgeoises qui ont eu lieu de XVII^e au

XIX^e siècle, mais — quelles que soient leurs directions et quoi que veuillent leurs directions initiales — à créer une société adéquate aux capacités du XX^e siècle, c'est-à-dire une société socialiste, en sautant par dessus la phase de la société capitaliste, et parfois même davantage, en Afrique, en partant du stade tribal.

La Révolution algérienne, comme toute la révolution coloniale dont elle est aujourd'hui la pointe avancée, est objectivement une partie intégrante de la révolution socialiste mondiale, même si sa direction n'en a pas une conscience claire.

La révolution stimule la révolution

A cette conception essentielle (en termes marxistes, celle de la révolution permanente), il semblait s'opposer le fait que, depuis que se poursuivait la Révolution algérienne, en France s'était produite une progression de la réaction. Nous avons entendu des militants dire que la guerre d'Algérie avait favorisé la réaction. C'est là une formulation pour le moins équivoque. Face à la Révolution algérienne, la réaction a tout de suite pris conscience du danger qu'elle représentait pour le régime, tandis que les directions du mouvement ouvrier, installées dans la société bourgeoise et adaptées à elle, ne faisaient rien pour alerter et mobiliser les masses travailleuses ; elles n'ont d'ailleurs jamais employé le terme de Révolution algérienne qui à lui seul eut été un premier appel auprès des travailleurs pour soutenir cette lutte.

Mais, malgré la trahison des directions du mouvement ouvrier français, malgré l'agitation réactionnaire, la révolution stimule la révolution : les réfractaires, ce ne sont pas des objecteurs de conscience,

mais l'écho révolutionnaire en France à la Révolution algérienne. Ces hommes n'ont pas une formation politique très poussée, mais spontanément ils se tournent vers les problèmes fondamentaux de notre époque et tendent à leur donner des réponses les plus audacieuses. Non, la révolution coloniale n'a pas nourri la réaction en Europe ; ce sont les politiques des directions social-démocrates ou stalinienne qui l'ont fait. La révolution coloniale, au contraire, par ses longs et rudes sacrifices, commence à percer le mur qui fut dressé entre elle et les travailleurs des métropoles. Il serait erroné de penser qu'après le putsch d'Alger nous ne connaissons plus de nouvelles tentatives réactionnaires ; mais depuis le « nous en avons pour des années » de la tournée des popotes de de Gaulle, les signes apparaissent d'un réveil, d'une ranimation encore bien faible de l'opinion sur la guerre d'Algérie, et il est très vraisemblable que l'existence de réfractaires et de courants en leur faveur dans la jeunesse ne tardera pas à avoir des effets dans le mouvement ouvrier lui-même.

La jeunesse et les directions traditionnelles

Dans l'article de Domenach il y avait un argument qui soulève, sans qu'il l'ait probablement cherché, le problème le plus important pour l'avenir du mouvement ouvrier. Il écrit :

« Une telle décision [celle des réfractaires] ne peut avoir qu'un sens : enregistrer ou proclamer l'illégalité du pouvoir. J'entends répondre que les résistants de 1940 ont commencé de la même manière spontanée, quasi anarchique. Il est vrai qu'ils sont entrés dans la clandestinité de leur propre mouvement et non pour obéir aux ordres du Comité de Londres. Mais, dès le début, ils agissaient dans la perspective du futur Etat libéré dont les cadres, la politique et la légitimité s'édifiaient tant en France qu'à Londres... Dans la « nouvelle résistance » qu'on propose, où sont les moyens, où sont les possibilités d'une prise de pouvoir ? » (p. 800.)

Chez Domenach comme chez Duverger,

il y a simple pétition de principe quant à la « légitimité » de la Résistance de 1940, d'une part parce qu'à l'époque, l'état d'esprit antipétainiste était beaucoup moins développé qu'aujourd'hui l'état d'esprit antigaulliste, et d'autre part il est un peu gros d'écrire que « l'Etat libéré » s'édifiait à Londres, avec le B.C.R.A. dirigé par Soustelle. Il serait bien plus juste d'affirmer que celui-ci y a organisé une bonne partie des cadres du régime actuel. Laissons le passé, et venons-en au problème présent.

Ce phénomène des réfractaires en se produisant en dehors des organisations officielles de la classe ouvrière, précisément à la suite de la carence totale de celles-ci, nous amène à une question qui n'a pas manqué de préoccuper les militants ouvriers depuis des années, celui de la jeunesse. Depuis une dizaine d'années, celle-ci était donnée comme indifférente à

la politique, inorganisable. Tandis que le pays dans son ensemble rajeunissait en raison de la natalité croissante, le mouvement ouvrier organisé vieillissait, sans connaître un renouveau de forces jeunes.

Que de propos n'a-t-on pas entendu au sujet de la jeunesse ! N'a-t-on pas rempli des pages au sujet des « blousons noirs », des « tricheurs » ? On ne s'est pas demandé s'il n'y avait pas des raisons dans le mouvement ouvrier lui-même pour que la jeunesse n'éprouve pas le besoin de s'organiser. Quand le summum des mobilisations auxquelles on appelait les jeunes étaient des festivals à travers le monde, ils ne sentaient pas un besoin de s'organiser, il leur suffisait de bonnes agences de voyages, et les appareils des organisations existantes étaient tout à fait qualifiés pour ces tâches.

Il serait erroné de procéder à des généralisations étendues. Il est cependant remarquable que, sur des points fort éloignés du globe, on vient de voir des jeunes pratiquement inorganisés passer à l'action par-dessus de vieilles directions incapables de sortir des chemins battus ou en l'absence de directions. Il faut traiter spécifiquement le cas de chaque pays. L'affaire des réfractaires est la manifestation avancée d'une évolution de couches beaucoup plus larges. La position de l'U.N.E.F. à l'égard de la guerre d'Algérie et des autres grands problèmes politiques ne doit être sous-estimée. Il y a à peine quelques années, les Universités étaient la terre de prédilection de la réaction. A présent, en dehors de l'Université d'Alger, l'évolution à gauche est générale, jusque dans des Facultés jusqu'alors réputées réactionnaires.

Tentera-t-on d'opposer la jeunesse universitaire et étudiante à la jeunesse ouvrière ? Toute l'histoire témoigne que les mouvements de la jeunesse des Universités sont les signes précurseurs de mouvements beaucoup plus larges, parce qu'elle est une couche de la population moins attachée aux organisations existantes, plus mobile intellectuellement, plus sensible aux problèmes sociaux qui concernent son propre avenir. En face de la guerre d'Algérie, la jeunesse ouvrière — qui est tout aussi touchée que la jeunesse universitaire — s'est adressée et s'adressera en premier lieu aux organisations qu'elle connaît dans son milieu de travail et de vie (C.G.T., P.C.F.). Elle se montrera plus exigeante, en apprenant ce que font des jeunes étudiants. Sans pouvoir dire à l'heure présente les formes que cela prendra, on peut affirmer avec certitude que la jeunesse va devenir de plus en plus un facteur de crise dans le mouvement ouvrier, contre les vieilles directions traditionnelles. La jeunesse ouvrière, tout comme la jeunesse universitaire, fera connaître son hostilité au blabla sur la lutte (inexistante) qui continue, l'unité qui se renforcerait sans cesse, les victoires qui s'ajoutent chaque jour mais se traduisent par un recul chaque année, les voies parlementaires et pacifiques, etc. Il ne manque heureusement pas de « vieux » dans les organisations qui sont mécontents de la carence des or-